

MAURICE CAUCHIE



Terrorismes de l'avenir

Un vaccin ?

Maurice Cauchie

Terrorismes de l'avenir

Un vaccin ?

© Maurice Cauchie, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-2350-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants qui me soutiennent.

À ma fille Johanna, sans laquelle ce livre n'aurait pas vu le jour.

*« Je ne peux pas vivre avec une femme malheureuse, surtout si elle voit en moi
la cause de son malheur. »*

Imre Kertész

*« Mais, n'oubliez pas, la passion est éphémère alors que le bonheur de la vie
se construit passionnément, ensemble, dans la durée. »*

M.C

Chapitre I

Terrorisme étatique

1. Angela

De ses yeux vifs, d'un brun profond, Angela cherchait la voiture qui correspondait au numéro indiqué sur son billet. Elle réussit à grimper rapidement dans le train, le TGV ne tolérait qu'une minute d'arrêt en gare de Part-Dieu. Le compartiment était étrangement vide.

— Tant mieux, se dit-elle à elle-même. Je pourrai savourer ce succès plus facilement, me laisser aller à mes pensées, sans avoir à mes côtés un de ces bougres curieux et agressif, prêt à se donner à je ne sais quel jeu de séduction.

C'est vrai, Angela pouvait se targuer d'être jolie. Elle le savait. Brune auburn, grande, élancée, elle avait d'ailleurs beaucoup de charme, mais ne voulait plus qu'il se manifeste depuis ces derniers temps. Elle avait un rôle à jouer. Elle se leva, jeta un coup d'œil furtif dans le couloir. Rien, personne. L'angoisse qui était en train de tourbillonner au fond de son estomac s'évapora. Bien que soulagée, elle craignait avant tout, sous les dehors d'un *péteux* qui pourrait venir et s'installer à quelques places de là, un signe qui l'obligerait à être sur la défensive, à analyser la situation, à ne pas être elle-même.

Au bout de quelques instants, calmée, Angela s'attarda sur les derniers moments qu'elle venait de vivre. Nerveusement épuisée, elle se rassit et en profita pour allonger ses jambes sur le siège en face d'elle. Elle ferma à demi ses paupières et prit une profonde inspiration, comme pour récupérer de ce rude week-end, l'aboutissement d'une dizaine d'années d'efforts.

Angela Mocky était journaliste au *République*. À ce titre, elle venait de se rendre dans le Beaujolais afin de participer à la réunion annuelle des représentants de la profession, réunion qui s'était déroulée à Cercié. Elle en était ressortie quarante-huit heures plus tard, occupant désormais la fonction suprême de ce corps de métier : Secrétaire générale. Elle sourit, l'allégresse la gagnait à nouveau. Bien sûr, les palabres en coulisses avaient été tumultueuses, mais une majorité confortable s'était rapidement dessinée au moment du vote. Elle n'avait plus rien à craindre de ce côté-là, il ne lui restait maintenant plus qu'à obtenir la

caution du pouvoir triadique. À cette pensée, sa tension remonta. Attendre son retour à Paris lui paraissait intenable.

— Billet ! cria une voix sortie de nulle part, tel un aboiement.

Le contrôleur la sortit brutalement de sa torpeur. Légèrement hébétée, elle se rassit un peu honteuse et fouilla fébrilement dans son sac avant de lui tendre son billet.

Il la dévisageait d'un regard sec et hautain. Il n'aimait pas ce genre de pimbeche qui se croit tout permis. Après avoir poinçonné son billet, il lui rendit un peu malgré lui et s'en alla d'un pas volontairement négligent, se donnant un air à la « De Funès » des années soixante.

Décidément, elle n'arrivait pas à s'habituer à ces petites gens très roquet et mit malgré elle un certain temps à retrouver son calme. Ses pensées vagabondèrent : Cercié, sa jeunesse, ce retour aux sources, son ascension dans le journalisme, ses fréquentations professionnelles, ses rencontres amoureuses qui n'avaient pu se construire, les cercles qu'elle avait intégrés et puis, son initiation.

Le panneau « Joinville » montra le bout de son nez. Le TGV n'était plus très loin de la gare de Lyon.

Cela ira mieux avec Mathieu, pensa-t-elle en s'activant pour ranger ses affaires. Elle se regarda dans le miroir qu'elle venait de sortir de son sac et d'un coup de main arrangea ses cheveux mi-longs. *Cela peut aller, et puis pas plus moche qu'une autre, non ?* se dit-elle pour se convaincre.

Dix minutes plus tard, elle descendait sur le quai et se mêlait à la foule qui s'écoulait tranquillement vers la sortie. Mathieu s'impatiait depuis un bon moment, le temps ne passait pas assez vite. Il accourut vers elle en lui faisant des signes lorsqu'il l'aperçut.

Ils s'embrassèrent fougueusement, longuement. Une légère sérénité s'empara tout doucement d'eux. Angela se sentit mieux. Bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent rapidement vers un taxi. Devant la station, il y avait peu de monde, rien de surprenant. Le train-train quotidien des parisiens se déroulait devant eux. Ils n'attendirent pas trop longtemps.

Le temps était au beau fixe en ce début d'automne, mais Mathieu ne savourait pas les rayons qui lui réchauffaient pourtant tendrement la peau. Il n'y prêtait

guère attention, son regard était braqué sur le taxi dans lequel ils s'engouffrèrent rapidement. Une fois à l'intérieur, il put enfin se détendre.

— Gare Saint-Lazare, lança-t-il au chauffeur qui démarra en trombe.

— Ah, tout va mieux ! reprit-il en se calant bien au fond du siège. Je commençais à en avoir assez des deux énergumènes de la police politique. Il vaut mieux être prudent, je vais fermer la vitre coulissante qui nous sépare du conducteur, même si je ne pense pas qu'il soit gênant. Il ressemble bien à un chauffeur... Alors, comment vas-tu ? Tout est bien qui finit bien ? Raconte un petit peu maintenant ce qui va se passer avant que je ne m'en aille rejoindre Luigi à Colombes !

— Eh bien, ça y est. J'ai enfin réussi, je suis LA secrétaire générale du mouvement journaliste. J'ai atteint le sommet de la hiérarchie, il ne me reste plus que la caution du pouvoir. J'irai à l'hôtel Sévigné, une fois que je t'aurais laissé à la gare.

Un léger silence s'installa. Angela se rapprocha de Mathieu et d'une voix sourde continua :

— Je dois m'entretenir avec eux pour être enfin libre de mes mouvements et discuter des concessions qu'ils peuvent m'accorder. Si jamais ils m'accordent leur bénédiction, j'envisagerai l'attitude à adopter. J'aurai besoin de réfléchir...

Elle regarda le chauffeur qui s'activait pour faire face à la circulation qui était devenue plus dense boulevard Sébastopol.

— Pour l'instant, j'ai le pied à l'étrier. C'est important pour moi. Grâce à mon nouveau poste, j'aurai accès à tous les rouages. Tu le sais bien, la presse est un instrument de pouvoir privilégié aujourd'hui.

Elle repensa un court instant à ce qu'étaient devenus les journaux et les magazines au cours de ces dernières années, une information sélectionnée et diffusée comme pensée unique.

— Si j'occupe cette fonction, je pourrai non seulement manipuler cette presse en fonction de nos intérêts, mais aussi m'insinuer dans les coulisses du Pouvoir.

— Tu crois...

— Savoir ce qui se trame, contrer ce qui se décide si cela va à notre rencontre ?

Oui. Petit à petit, je m’immiscerai au plus profond des pouvoirs qui vont s’exercer en France dans les années à venir.

— En voilà un joli programme, lança-t-il ironiquement. Tu risques d’avoir du boulot, dit-il plus sérieusement.

— Rappelle-toi. 1312, le concile de Vienne.

— Méfie-toi tout de même de tout le monde désormais, ajouta-t-il d’un air plus grave.

Saint-Lazare n’était plus très loin à l’horizon, assez proche de l’Opéra. Le bouchon grossissait à vue d’œil et la voiture avait du mal à se frayer un chemin dans ce bournier d’automobiles.

— Si cela continue, je vais finir par être en retard.

Mathieu commençait à s’impatier à nouveau. Imperceptiblement, il ne tenait plus en place.

— Je te laisse là, je continue à pied. Je n’en ai plus que pour cinq minutes. À ce soir. Je t’embrasse.

Et, il claqua la porte.

Elle ouvrit la fenêtre coulissante et demanda au chauffeur de l’emmener à l’hôtel Sévigné.

Celui-ci attendit que les voitures reprennent leur danse habituelle avant de bifurquer vers le boulevard Haussmann. Angela replongea dans ses pensées là où elle les avait laissées, le regard fixe et songeur qui se perdait par-delà la vitre. Quelques nuages traversèrent le ciel, le vent s’était levé depuis peu. La météo avait d’ailleurs prévu de la pluie pour les jours suivants. Elle espérait que cela ne l’empêcherait pas de passer du temps au jardin pour arranger les fleurs de son petit pavillon de banlieue, quelque peu délaissé depuis trois ou quatre jours. *Surtout les roses*, pensa-t-elle.

Une demi-heure plus tard, le taxi se présentait au 36, rue Beaumarchais, devant l’hôtel Sévigné. N’étant pas autorisé à stationner dans la cour, il s’arrêta devant la grille. Angela descendit pour se présenter aux gardiens, après avoir payé son parcours.

— Mot de passe, dit une voix métallique.

Celui qui avait claqué ces trois mots avait, comme tous les cerbères de service, le nez plus long que le cervelet. Il appuya sur le bouton vert pour neutraliser le champ électromagnétique qui faisait office de barrière lorsqu'elle lui répondit : *force*.

On la conduisit au troisième étage, au Secrétariat général de l'information. Elle attendit son tour dans le hall et s'installa dans un fauteuil Louis XVI. En face d'elle, différents tableaux des derniers présidents de la République : Coty, de Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac, Sarkozy et l'actuel. Vingt minutes qu'elle attendait déjà, s'impatiantant de plus en plus. Ils la faisaient poireauter volontairement, elle le savait. Elle connaissait la combine, vieille comme le monde. Enquêteuse à l'époque, elle était déjà venue dans ces lieux pour le compte de son journal. Elle savait parfaitement, d'après ses amis, qu'il y avait des caméras qui la dévisageaient. Le jeu du chat et de la souris. Ils devaient sans doute tramer quelque chose pour pouvoir la cuisiner.

Une porte s'ouvrit pour laisser passer un majordome élancé. De sa grande bouche, il s'adressa directement à elle :

— Madame Mocky ?

Elle hocha la tête en souriant et se leva pour le suivre. Il marchait d'un pas alerte, presque mécanique, robotique. Cela faisait quarante-cinq ans qu'il était employé par la maison, un véritable homme de confiance. Il devait en être à sa cinquième perruque ou à son septième costume, un accoutrement qui lui donnait un de ces airs qui n'avantagent jamais et dont on se méfie. Il l'introduisit dans la pièce principale de cet étage, la salle de conférence du palais, la voûte secrète. Le pouvoir triadique était bien là !

À sa gauche, à côté de la cheminée, Michel De Got, *le Technocrate*, savourait un cigare. Plus loin sur la droite, assis autour d'une table, Georges Clément et Edmond Philippe, *le Politique* et *le Militaire*, semblaient discuter d'un document. Lorsqu'elle entra, le Politique s'avança et la prit par le bras pour l'amener à la table. Il tira la chaise, l'aida à s'asseoir, puis invita ses collègues à faire de même.

Le Technocrate prit la parole en premier :

— Madame Mocky, nous sommes au courant. Nous avons été prévenus par